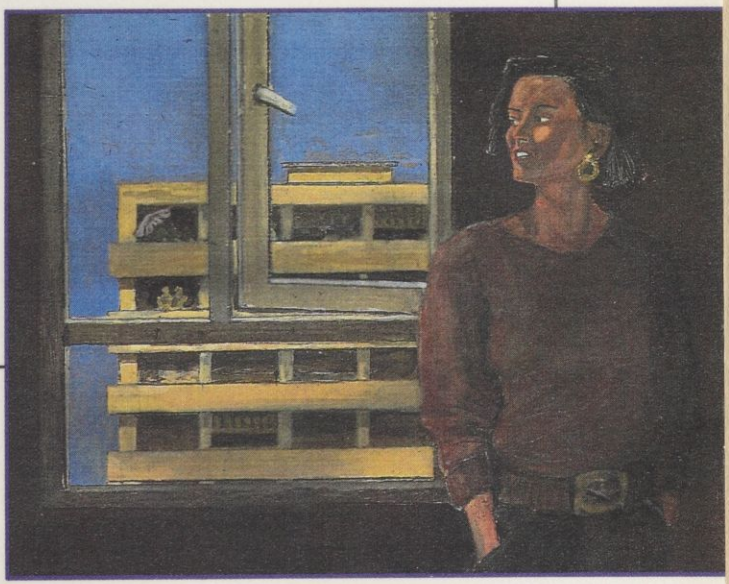
Isabel Marie

Vis-à-vis



roman

Régine Deforges
éditeur

832104

VIS-A-VIS

8° Y2
106245

DU MEME AUTEUR

Les Gestes, *roman, Régine Deforges, 1989.*

ISABEL / MARIE

823

VIS-A-VIS

Editions Régine Deforges
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

DL-06071990-19140

© Editions Régine Deforges, 1990
ISBN 2-905538-52-X



« Donne-moi, femme, ta petite vérité », dis-je. Et voici ce que me dit la vieille femme : « Quand tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet. »

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra
I. Les Discours.
La vieille et la jeune femme.

« Nous restons nécessairement étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, nous *ne pouvons faire autrement* que de nous prendre pour autre chose que ce que nous sommes, pour nous vaut de toute éternité la formule : " Chacun est à soi-même le plus lointain " — à notre propre égard nous ne sommes pas des " chercheurs de la connaissance "... »

Friedrich Nietzsche,
La Généalogie de la Morale,
Avant-propos, § 1.

Il me l'avait très vite reproché, à sa manière indifférente et cruelle : « Rappelle-toi, c'est toi qui m'as dragué. »

Dans les premiers temps, je m'insurgeais, étonnée par tant de mauvaise foi.

— Je t'ai donné mon adresse : c'est toi qui m'as appelée.

Là, il opérait une volte-face.

— Tu en as vu beaucoup, toi, des filles dans le métro qui écrivent leur nom et leur numéro de téléphone sur leur ticket et qui le refilent à un type ?

Je tentais de me défendre, mais il avait toujours le dernier mot.

Je revenais de Paris où, tous les trimestres, un stage de trois jours me retenait et, comme d'habitude, le retour était difficile.

Après des semaines de soleil, la météo annonçait de la pluie et des perturbations. Le soleil avait disparu dans un ciel opaque et, malgré la nuit avancée, tout pesait dans l'air immobile et poisseux. Incapable de

dormir, j'allais et venais dans l'appartement, agacée par le claquement bref de mes pieds nus sur le dallage, le heurt des meubles qui scandaient mon exaspération. La peau moite, la bouche sèche, je sillonnais, dans l'obscurité, les pièces de la cuisine à la salle de bains, alternant les verres d'eau et les douches fraîches.

Comme d'habitude, Sylvain, lui, dormait, enfoncé dans son rêve avec une énergie suspecte. Pourquoi y mettait-il tant de force et d'opiniâtreté, comme s'il ne savait s'obstiner à aucune autre tâche ? Appuyée à l'évier, la main sous le jet du robinet, j'avançais pour m'asperger le visage. Même mon injustice m'irritait. Le sommeil tranquille de Sylvain qui le détournait de moi chaque nuit, son flegme quotidien, sa gentillesse servile, m'exaspéraient. Mais surtout, je lui en voulais de me laisser le ventre tordu, l'intérieur révulsé, bâillant après une absence qui n'en finissait pas. Bien sûr, j'aurais pu le réveiller, mes lèvres sur son corps, happant sa peau, ici et là. Mais ce que je cherchais, c'était autre chose.

J'entrai dans la chambre. Sylvain était étalé en travers du lit, le drap repoussé, dans une position de grimpeur, la jambe étirée, l'autre repliée contre son corps, le genou plus haut que la poitrine. Ses orteils rebiquaient, en appui sur une paroi imaginaire. Sa peau, criblée de taches de rousseur, ne se distinguait du coton blanc que par une matité différente, « crème-de-lait », une épaisseur dont tout le corps un peu empâté de Sylvain était enduit. Et puis il y avait cette odeur fade qui s'accentuait la nuit... Je

restai immobile sur le seuil : mon ventre hurlait-il après ce corps ?... Je fis claquer ma langue contre mon palais : Sylvain se retourna, exposant le bombé de son ventre, sa poitrine glabre, son sexe en travers de ses poils : « On dirait une limace... » Je m'éloignai pour m'accouder à la fenêtre ouverte : et cette ville, étroite et ridicule ! Cette ville à laquelle il avait fallu me résigner, renonçant aux métropoles énormes, bruyantes, sales et anonymes où les nuits continuent l'agitation des jours, des villes verticales où des rangées de vies succèdent à d'autres, s'empilent, se côtoient, s'ignorent, se croisent, se rencontrent. Des cités de bitume, de crasse et de sueur où tout est fait par l'homme et porte sa marque. La province a trop d'arbres et pas assez de gens. Elle sent la nature, les couplets bucoliques, et produit des êtres lents, réjouis par la monotonie de leur existence et la luxuriance de leurs jardins. A Montpellier, penchée au-dessus de l'étroite rue du Palais, je rêvais de New York et de Paris, impatience refrénée, modération imposée. Je fermai les yeux, appuyée au chambranle : sous ce calme obligé, je sentais bouillonner une frénésie dont la vigueur n'était pas sans me terrifier, tout autant que m'inquiétait mon application à la pondération, œuvrant obstinément à me dompter jusqu'au renoncement. Serais-je jamais capable de la fuite dont je rêvais ? C'était la question que je ne cessais de me poser.

Au matin, quand je m'extirpai, hargneuse et impatiente, de cette nuit lourde, Sylvain était déjà parti. Le téléphone me retint à l'instant de sortir. Une voix d'homme énonça mon nom et, à mon acquiescement, continua :

— Vous êtes rentrée ?... C'est moi, métro Argentine-Hôtel-de-Ville... Est-ce qu'on peut se voir dans une heure ?... Je serai au café en face de la fac des lettres. Je vous attends.

Et il raccrocha, sans même me laisser le temps de répondre.

C'était lui.

Lui qui, dans le métro, lisait le *Précis de décomposition* de Cioran, assis en face de moi, soulignant du crayon certaines phrases. D'Argentine à Etoile, il ne me vit pas et son attention resta concentrée sur sa lecture. D'Etoile à Franklin-Roosevelt, il leva fréquemment les yeux au-dessus de son livre, rencontrant mon regard. J'étais intriguée par son allure : un débraillage soigné — jeans, chemise ouverte, cheveux blonds hérissés, lunettes glissantes, mocassins confortables, un visage long et creux, racé. Quel âge pouvait-il bien avoir ? Trente, trente-cinq ans ?... Il me scrutait et une interrogation stagnait dans son regard au-dessus du nez droit, de la bouche mobile. A Champs-Elysées-Clemenceau, il referma son livre et s'employa à répondre à mon attention. Je descendais à Hôtel-de-Ville. A partir des Halles, comme il ne bougeait pas, j'inscrivis, au revers de mon billet, mon nom et mon numéro de téléphone à Montpellier. En me levant, je le lui tendis et m'échappai avant

la fermeture des portes. Il n'avait rien manifesté, ni quand je lui avais tendu le ticket ni quand je m'étais levée...

Que faisait-il donc, aujourd'hui, à Montpellier ?

Quand j'arrivai, il était déjà installé au fond de la salle sombre du café, plongé dans *La Généalogie de la psychanalyse* de Michel Henry — je lus le titre quand il referma le livre. Il ne se leva pas mais posa ses yeux sur moi avec toujours cette légère interrogation. Moi, si secrète, si réservée, dus me défendre pour ne pas me laisser aller à un déferlement de mots, lui dire ma vie insipide avec Sylvain, lui raconter cette nuit d'ennui et de tourment où le désir m'avait tenaillé le ventre, lui avouer seulement, simplement : « J'ai envie de toi, vite, tout de suite... »

Au lieu de cela, je dis, platement :

— Qu'est-ce que vous faites à Montpellier ? Vous habitez Paris...

Il hocha la tête :

— Eh non ! La ligne Pont-de-Neuilly-Vincennes n'est pas réservée aux Parisiens. »

Il s'appelait Jean Trévise, maître-assistant de philosophie à la fac. Ce sont les seules informations qu'il me donna sur lui ou que je lui laissai me donner car, malgré mes résolutions, je me noyai dans un flot de paroles, allant jusqu'à lui expliquer les avantages des

ordinateurs que vendait mon entreprise, comment je formais les utilisateurs à qui ils étaient livrés et à quoi servaient les stages auxquels j'assistais à Paris... Bref, je le submergeai de superficialités pour esquiver l'essentiel auquel, sembla-t-il, il était, lui, attentif, car, s'il m'écouta en tirant sur le havane qu'il avait allumé après son café, une fois le cigare terminé, il se leva :

— J'ai un cours à onze heures...

Et il ajouta :

— On se retrouve chez moi, demain, midi. C'est au premier étage du 6 de la rue Ecole-de-Pharmacie.

Et il s'en alla, me laissant régler les consommations.

Le lendemain, l'orage qui pesait depuis quarante-huit heures avait éclaté en rafales de pluie. Les rues en pente de la ville n'étaient plus que rigoles et cascades. J'arrivai devant la porte de Jean, dans sa ruelle, les pieds trempés, les cheveux plaqués sur ma tête, ma robe collée au corps.

Au premier, la porte était ouverte. Jean, installé à une table, travaillait. Il ne se retourna pas quand j'entrai, essuyant comme je le pouvais l'eau qui dégoulinait sur mon visage. Il dit seulement :

— J'en ai pour un instant...

Et il continua à lire.

La pièce était simple : deux recoins — la cuisine et la douche —, une fenêtre, un grand matelas posé à même la moquette. Sur le côté, entre les deux portes, deux chaises et, partout, des étagères sommairement montées, chargées de livres. Tout était parfaitement rangé mais sale. La poussière s'accumulait, le lit était ouvert sur des draps grisâtres et ce que j'apercevais de l'évier était des plus douteux...

Enfin Jean ferma son livre, son stylo, empila les feuilles écrites et se tourna vers moi, rieur et interro-

gatif. Je lui rappelai notre rendez-vous tandis qu'il se carrait sur sa chaise, muet, les yeux mi-clos, tirant des bouffées espacées de son cigare.

Je m'impatientais : pourquoi m'avait-il invitée ?

Il posa son cigare, retira ses lunettes et, avec une pointe d'ennui, déclara :

— Il serait tellement plus simple que tu dises ce que tu veux...

Et, se levant, il m'entraîna dans ses draps sales.

J'étais un puits non foré, une terre avide et criante.

Tous les jours, entre midi et deux, je m'arrimais au corps de Jean. Il quittait ses livres et s'installait sur moi, dans ses draps sales. L'un sur l'autre, dans un rythme têtu de tampon-buvard, nous voguions vers notre plaisir. Puis Jean, dans un dernier soupir, roulait à mon flanc et sombrait dans le sommeil. Il dormait encore quand je partais...

Nos échanges se limitaient au commerce des corps et mon ventre, dans ces étreintes, s'apaisa.

Si grande fut, dès le début, l'influence qu'exerça Jean sur moi, que je ne vis en lui que ce qu'il s'enorgueillissait d'être : un être libre. Qu'il n'eût d'autre préoccupation que lui-même me fascinait, moi qui avais toujours été soumise aux désirs d'autrui et qui tremblais de m'affirmer.

Il avait élevé au rang de morale, la scrupuleuse attention qu'il portait à régler ses journées selon son

rythme naturel : « Une exigence éthique, disait-il, la seule que je me doive de suivre. »

Depuis ce trajet en métro, nous nous étions plu ; aucun des deux ne l'aurait nié, chacun affirmant que cette attraction ne demandait rien de plus. Nos corps s'assemblaient, exultaient et nous nous quittions, rassasiés. J'avais trouvé la solution de mes nuits et pouvais dormir tranquillement aux côtés de Sylvain.

Pourtant, j'aurais dû être plus attentive à l'imperceptible déception que j'éprouvais à ne pas me raconter à Jean, résolu qu'il était à ne rien savoir de moi, et à la fascination produite par ses lectures, l'amas de feuilles criblées de son écriture, le savant décryptage qu'il faisait de mes émois, de mes étonnements... Car si Jean m'apparaissait nécessaire à mon équilibre sexuel, je méconnaissais l'habitude que mon corps prenait de lui, les questions que son retrait, son indifférence aiguisaient et l'attrait que sa fonction de professeur d'université éveillait, comparée au labeur paisible de Sylvain, penché sur ses verres, ses montures. Outre celles de mon corps, Jean détenait les clefs de la pensée tandis que mon opticien de mari n'était jamais qu'un boutiquier.

Un mois de retards, de justifications et de prétextes avaient tant creusé et pâli le visage de Sylvain que je m'apprêtais à espacer mes rencontres avec Jean. Alors, celui-ci, soudain défait de son indifférence, déclama les ravages qu'instaurait mon absence, les fourmillements de son désir pour moi quand je n'étais pas là et les images dévastatrices de mon corps occupé ailleurs. Je l'avais séduit, je devais en assumer les conséquences, moi qui me sentais tout aussi incapable de renoncer à la tiédeur de Sylvain que de m'arracher aux draps gris de Jean.

Mais Jean me pressait, avide de vie commune. Il faisait les agences, visitait des appartements. Il m'en montra un, clair et vaste. Il dominait la ville et ouvrait à la fois sur la rue et sur la cour.

C'était, disait-il, celui-là qu'il nous fallait. Maintenant. Tout de suite. Demain déjà, d'autres auraient signé le bail. Je n'étais décidée à rien alors que, lui, donnait mon nom, me faisait signer les chèques nécessaires, prenait date pour emménager dès le début du mois prochain.

Un samedi où Sylvain était à sa boutique, Jean survint chez moi et, sans m'écouter, me renversa

sur le lit conjugal. Je piaffai, criai, me débattis mais un regard au réveil m'apprit que nous avions trois heures devant nous et je m'abandonnai. Pourtant, j'étais encore dans les bras de Jean quand Sylvain entra.

Et tout fut dit.

Il fallut une semaine pour expliquer à Sylvain que je le quittais, pour ranger l'appartement et le mettre en vente, classer les papiers.

Sylvain décida de quitter la ville et de s'installer ailleurs.

Mais, tous les soirs, il reposait la question du « pourquoi » et celle du « qu'avait-il donc fait ? » qui n'avaient aucune réponse.

Le dernier jour, au moment de boucler mes bagages, il s'affairait, sans me regarder, à vérifier que je n'oubliais rien, m'assurait qu'il ferait suivre dans la semaine les meubles qui me revenaient. Il hésitait : je savais qu'il voulait me répéter que je le trouverais prêt à m'accueillir si je revenais. Mais je me tus et longtemps il attendit, sur le bord du trottoir, que je démarre et disparaisse.

A vingt-cinq ans, je n'avais guère connu d'homme. Une brève passion, à dix-huit ans, m'avait, à jamais, croyais-je, protégée de l'amour et de ses aléas.

J'avais épousé autant Sylvain que sa tranquillité, débarrassée des émois du cœur, sinon du corps. Et

voici qu'à travers Jean, c'étaient ceux-ci qui me renvoyaient à ceux-là.

Que devais-je faire ?

J'aurais souhaité le conseil d'une femme d'expérience, d'une mère, d'une sœur, d'une amie qui aurait éprouvé la vie.

Je me savais jolie et délicate. Je connaissais la blondeur de mes cheveux, l'ovale de mon visage, l'éclat de mon teint souligné par le sombre de mes yeux et la minceur de mon corps. Mais ce qui apparaissait aux autres comme autant de signes de perfection, n'était pour moi que les marques de ma santé fragile et de mon peu d'assurance. Ma gracilité dénonçait le peu de poids de mon existence. Aussi, persuadée de mon inanité, je m'efforçais de passer inaperçue, m'habillant de couleurs neutres et de vêtements sans fantaisie.

Et pourtant, Jean m'avait remarquée et je m'étais sentie d'un coup transfigurée, appelée à un autre destin. Jean n'était-il pas un être remarquable à côté du terne Sylvain ? Mon admiration pour la force que démontraient son indifférence et son ironie avait son corrélatif dans le mépris suspicieux que je m'adressais. Que me trouvait-il sinon une ressemblance avec les héroïnes d'Hitchcock qui, disait-il énigmatiquement, n'étaient pas toutes des victimes ? Il écartait alors mes vêtements, cherchait ma peau et murmurait contre moi : « Tu verras... Tu verras. » C'était bien cela que j'attendais : autre chose, mais quoi ? Simplement, la ferveur de Jean m'avait convaincue que des lendemains chanteraient.

A qui aurais-je pu parler de Jean ? Parler de ce qu'il était, des cours qu'il faisait, des livres qu'il lisait, de la manière dont il m'ensevelissait dans sa pièce rangée et douteuse.

Je n'avais rien fait de ma vie. Je ne travaillais que depuis deux ans pour un salaire modeste quand j'aurais aimé être une femme brillante qui occupe des postes de responsabilité et savoure sa liberté. Au lieu de cela, j'avais épousé Sylvain et m'étais astreinte à une formation professionnelle banale. Et voici qu'aujourd'hui un homme intelligent et beau, un homme qui formait la pensée de futurs philosophes, s'intéressait à moi.

Avais-je donc quelque chose qui m'aurait échappé ?

Maintenant tout était dit.

J'avais laissé Sylvain, figé et meurtri sur le bord du trottoir. J'avais tourné au coin de la rue et la maison qui avait été la mienne pendant des années, que j'avais arrangée, dont je connaissais chaque centimètre carré pour l'avoir arpenté, nettoyé, astiqué, avait disparu dans mon rétroviseur.

Maintenant, je roulais vers Jean, le cœur serré, douloureuse et impatiente, inquiète de l'inconnu et pressée par la passion avec, en arrière-plan, cette question terrible et obstinée : avais-je raison de tout sacrifier à une histoire qui n'était peut-être rien d'autre qu'une histoire de cul ?

Les rues m'étaient moins familières. Je m'arrêtai à une station essence. J'avais besoin de souffler, de parler à quelqu'un. Mais je n'avais personne à qui téléphoner, pas une parente, pas une amie à qui

annoncer : j'ai quitté Sylvain, je vais vivre avec Jean.

Devant le poste de téléphone, mes pièces à la main, j'hésitai. Il fallait que je dise, que je me confie. Je glissai une pièce dans la fente. Dès la première sonnerie, j'entendis la voix étouffée de Sylvain.

— Je voulais..., disais-je, déjà perdue, je voulais...

Mais que pouvais-je lui dire, justement, à lui ? Je me repris :

— ... Savoir si ça allait ?... Tu vas bien ?

Il me rassura tant bien que mal, soulignant, par son embarras, ma maladresse. Je raccrochai et regagnai mon véhicule.

Jean m'avait dit : « Je t'attendrai jusqu'à vingt heures. Si tu n'es pas là, je saurai que tu as renoncé à venir. Je fermerai ma porte. Ce sera fini. Je ne t'attendrai plus. Pour ta punition, tu payeras pendant quelques mois le loyer d'un appartement que j'occuperai. C'est bien le moins que tu puisses faire... »

Il était dix-neuf heures trente.

Qu'arriverait-il si, pour une raison ou une autre, j'arrivais après la limite fixée ?

En rejoignant ma voiture, je sortis mes clefs de ma poche et les triturai entre mes doigts. Le cliquetis métallique accompagnait ma nervosité, en scandait le flux.

Un instant avant de téléphoner à Sylvain, j'hésitais encore à me précipiter vers Jean ou à rebrousser chemin. Mais, renseignée par un coup d'œil à ma montre sur le peu de temps laissé sur un horaire fixé par Jean, les minutes restantes me pressaient